PQ 2450
.T14 C6
Copy 1

PQ 2450
.T14 C6
Copy 1

Theulon, Sylvain

LE COURRIER
DES THÉATRES,

OU

LA REVUE A FRANC-ÉTRIER,

FOLIE-VAUDEVILLE EN CINQ RELAIS,

PAR MM. THÉAULON, TH. ANNE ET GONDELIER,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 24 février 1827.

PARIS,

CHEZ BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N° 7;

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N° 51.

1827.

PG3450
.T14C6

Personnages.		Acteurs.
PARIS	MM.	Lepeintre jeune.
LE COURRIER DES THÉATRES		Lepeintre aîné.
LE TASSE		Lepeintre fils.
Mademoiselle FALOURDE	Mmes	Flore.
ÉLÉONORE		Délia.
LA COMTESSE		Bras.
ASTOLPHE		Délia.
JOCONDE		Clara.
JEANNETTE		Pauline.
CLARA WENDEL		Clara.
MALBOTTÉ		Minette.
CARTOUCHE		Fontenai.

Voleurs et Valets.

Personnages dramatiques.

La Scène est à Paris, en 1827.

399144
31

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

E.T. 2 op. 32
NM 19 Le 53

LE

COURRIER DES THÉATRES,

OU

LA REVUE A FRANC-ÉTRIER,

FOLIE-VAUDEVILLE EN CINQ RELAIS.

Premier Relai.

(*Le théâtre représente un joli salon avec une cheminée.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

PARIS, *en robe de chambre et au coin du feu.*

Il faut convenir que le feu est une bonne chose!... Non, je ne crois pas qu'il existe de plus grand plaisir que celui d'être au coin d'une cheminée bien ardente, tandis que dans la rue il gèle à pierre fendre, comme en ce moment par exemple!..... Aussi les bals, les spectacles..... les soirées, rien ne peut me déterminer à sortir de mon hôtel... Il fait si bon à l'hôtel-de-ville!...

AIR *de la Légère.*

Je tisonne (*bis*),
Aussitôt que je frissonne;
Je tisonne (*bis*)
Et l'ennui
Soudain a fui.
Aux spectacles, au concert
On ne rencontre personne:
Les bals que l'Opéra donne
Sont toujours un vrai désert.
La solitude est si grande,
Que chaque étranger surpris,
En se promenant demande:
Cet hiver que fait Paris?

Ce que je fais,

Je tisonne (*bis*)
Aussitôt que je frissonne;
Je tisonne (*bis*),
Et l'ennui
Soudain a fui.
Je demande du nouveau;
Mais notre littérature,
Comme la température,
Est au-dessous de zéro.
Enfin, grâces aux débacles
Qu'on voit se multiplier,
Dans nos salles de spectacles
Il ne fait chaud qu'au foyer.
Je tisonne, etc.

Mais il n'y a pas de bois par là. Mademoiselle Falourde, mademoiselle Falourde! Où donc est-elle ma femme de charge? Je suis sûr que je la trouverai en tête-à-tête avec M. Cotteret, le petit feutier de la Porte St.-Martin... Depuis qu'ils brûlent l'un pour l'autre, je ne peux pas être servi. (*Appelant.*) Mamselle Fa...:

SCÈNE II.

PARIS, MADEMOISELLE FALOURDE.

FALOURDE.

Me v'là, monsieur Paris; me v'là!

PARIS.

Pourquoi me faire attendre ainsi, mademoiselle Falourde? Si cela continue, je prendrai une autre voie pour me faire servir.

FALOURDE.

Ah! monsieur Paris! moi qui me mettrais au feu pour vous!

PARIS.

Mettez une bûche dans la cheminée.

FALOURDE.

M'y v'là, monsieur, m'y v'là... Mais vous avez bien tort de rester toujours ainsi au coin du feu; cela vous rend triste comme tout. Vous feriez bien mieux d'aller un peu flâner du côté du canal de l'Ourcq.

PARIS.

Je crains trop l'humidité.

FALOURDE.

Vous avez tant de voitures : pourquoi ne vous en servez-vous pas ?

PARIS.

C'est par égard pour mes chevaux.

FALOURDE.

Pourquoi ne pas mettre vos socques ?

PARIS.

Ah ! ça, c'est par égard pour moi; quand il gèle, c'est une invention à vous casser bras et jambes.

FALOURDE.

Vous qui aviez autrefois tant de goût pour les spectacles, pourquoi n'y allez-vous presque plus du tout ?

PARIS.

Dame! que veux-tu ? les uns me donnent toujours la même chose, et les autres ne donnent rien de bon... Feydeau, par exemple.

FALOURDE.

Ah! il peut se vanter de vous avoir fait courir, celui-là, avec sa jolie *Dame blanche*.

PARIS.

Oui, qu'il m'a fait courir; mais s'il m'y reprend jamais!... C'est que vraiment il n'y met aucun procédé...

AIR : *Vaudeville de l'Homme vert.*

La Vieille est là, chaque dimanche,
Prête à me faire sommeiller :
Marie, avec sa robe blanche,
Vient trop souvent me réveiller.
Chaque soir, par un privilége,
Le Maçon me chante ses airs ;
Et je suis sûr qu'avec *la Neige*
J'ai déjà vu trois cents hivers.

Tu conviendras que c'est abuser de la patience des gens; moi qui suis si bon enfant !

FALOURDE.

Il est sûr, monsieur Paris, qu'il faut souvent bien peu de chose pour vous faire aller.

PARIS.

N'est-ce pas? j'y mets de la bonne volonté : voilà pourquoi je voudrais que l'on fît quelques efforts pour m'attirer ou pour me retenir, afin que je n'aie pas tout-à-fait l'air d'un imbécille... Mais je me suis bien promis d'être plus difficile cette fois, et je ne courrai au spectacle qu'à bonnes enseignes, va. (*On entend retentir un fouet dans la coulisse, et des grelots.*) Qu'est-ce donc que cela? un hussard de ma petite-poste, peut-être.

FALOURDE.

Eh! non... C'est le courrier des théâtres, ce malin sournois qui fait claquer son fouet si fort... Clic, clac... le fait-il claquer! Il nous apporte sûrement des nouvelles toutes fraîches.

PARIS.

Je suis bien sûr qu'il y aura quelque paquet pour moi.

FALOURDE.

Oh!... avec lui... il y a des paquets pour tout le monde.... (*On entend le fouet, le fond s'ouvre; on voit le courrier des théâtres sur son cheval; il en descend et vient en scène.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COURRIER DES THÉATRES.

(*Il est en bottes, un fouet à la main; il est chargé de deux valises : sur celle du devant on lit* SUCCÈS, *sur celle de derrière* CHUTES.

LE COURRIER.

Eh! bonjour, papa Paris.

AIR : *Et toujours, toujours*, etc.

Clic, clic, clic, clic, clac, j'accours.
Toujours preste,
Toujours leste.
Clic, clic, clic, clic, clic, clac, j'accours
Vous offrir mon joyeux secours.
Clic, clic, clic, clic, clac, je suis là, } (*bis*)
Me voilà.

De vingt sociétés savantes
Je suis le léger postillon,

Des nouveautés, des débutantes,
Au loin je porte le renom ;
Mais quand de nobles luttes
J'annonce les effets,
En arrière les chutes,
En avant les succès
Clic, clic, clic, clic, clac, j'accours,
Toujours preste,
Toujours leste ;
Clic ,Clic, clic, clic, clic, clac, etc.
De mon fouet, dans cette carrière,
Le bruit magique et désiré
Fit souvent sortir de l'ornière
Le wiski de maint fat lettré.
Poëtes pleins d'emphase,
Qui ne pouvez aussi
Faire marcher Pégase,
Attendez, me voici !
Clic, clic, clic, etc.
Pour les modes, pour le commerce,
Pour les sciences, pour le goût,
Grand chemin, chemin de traverse,
Je connais tout, je suis partout.
Oui, quelque temps qu'il fasse,
On me voit toujours prêt ;
Et je suis, au Parnasse,
Courrier de cabinet.
Clic, clic, clic, etc.

PARIS.

Je suis enchanté de vous voir, mon cher courrier; quel bon vent vous amène de ce côté ?

LE COURRIER.

Clic, clac, je viens vous chercher.

PARIS.

Moi !

LE COURRIER.

Vous même, mon cher Paris : c'est trop longt-temps rester chez vous, les théâtres vous réclament, les plaisirs vous appellent ; je viens vous arracher de votre coin de feu ; vous êtes là transi comme un amoureux de l'Opéra-Comique.

PARIS.

Vous êtes certainement un fort bon guide... mais la saison?

LE COURRIER.

Eh ! bien la saison, n'est-ce pas toujours celle de la

folie, et vos rues ne sont-elles pas toujours encombrées, selon l'usage, de Gilles, de Polichinelles et d'Arlequins; ils sont incognito, c'est vrai, ils n'ont pas leur uniforme bigarré...mais qui pourrait s'y méprendre..... clic, clac, ce n'est pas moi...

AIR : *Montagne, Montagne.*

Beaux masques (*bis*). en vain vous nous montrez vos traits,
Beaux masques (*bis*), je vous connais.
Cet écrivain qui s'achemine,
Chez le grand seigneur où l'on dîne,
A, certainement, ce matin,
Oublié de passer soudain
Son habit d'Arlequin.
Beaux masques (*bis*), en vain, etc.

Cette veuve, dont la sagesse
Eût fait, dit-on, pâlir Lucrèce,
Aurait pu prendre les habits,
Que prend, aux yeux de tout Paris,
La femme à deux maris.
Beaux masques, etc.

J'ai rencontré, prenant leur course,
Vers les colonnes de la Bourse,
D'élégans un nombreux essaim,
Qui n'avait pas le casaquin
De Cartouche ou Mandrin.
Beaux masques, etc.

PARIS.

Il voit tout, ce cher courrier.

LE COURRIER.

Clic, clac, je vois tout, j'entends tout, je suis partout; pourtant je ne suis pas le Solitaire.... je m'en vante. Mais... nous perdons un temps précieux... il faut partir... Nos théâtres favoris viennent de faire de nouveaux efforts pour vous attirer; vous leur devez une visite...

PARIS.

Je ne leur dois rien du tout...

LE COURRIER.

Si ... si.... vous leur devez des encouragemens, monsieur Paris, car ils contribuent aussi à votre gloire... à votre prospérité.

PARIS.

Je ne dis pas non.... mais....

LE COURRIER.

Mais.... mais..... Je n'écoute rien. Vous allez monter en croupe derrière moi, et, clic, clac..... d'un temps de galop je vous conduis chez nos héros dramatiques nouvellement arrivés, je vous présente à eux, et vous décidez par vous-même quel est celui qui mérite de vous attirer et de vous fixer.

PARIS.

Au fait, cela ne peut pas me compromettre, et si je ne craignais le dégel.....

LE COURRIER.

Eh! monsieur, soyez tranquille, il ne dégèlera pas de si tôt : le vent de notre littérature est toujours au nord; et *Fiorella* est encore sur l'horizon.

PARIS.

Vous me rassurez entièrement.

LE COURRIER.

Eh! la bonne... clic, clac, la perruque de M. Paris, son habit de parade, son chapeau.... sa canne....

PARIS.

Non, donne-moi mon parapluie; on ne sait pas ce qui peut arriver. (*Falourde apporte les habits de M. Paris.*)

LE COURRIER.

C'est vrai!

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Dans ce voyage romantique
On peut trouver l'occasion
De se servir de ce meuble classique
Dont vous faites provision.
Ce parapluie, il peut vous être utile;
Car, pour finir l'hiver et ses rigueurs,
On nous promet, au joyeux Vaudeville,
Un déluge de pleurs.

(*Pendant ceci, M. Paris s'est habillé, aidé par Falourde : sur son habit à la française on voit peints les principaux monumens de Paris.*)

LE COURRIER.

Peste! le bel habit que vous avez là.

PARIS.

Un costume de fantaisie.... tous mes monumens.

LE COURRIER.

Je vois ça... la Bourse sur les poches, l'Odéon sur le dos, les Bouffes sur les bras, et l'Opéra sur les épaules.

PARIS, *habillé.*

Monsieur le courrier, me voilà à vos ordres, mais à condition que nous ferons des visites très-courtes.

LE COURRIER.

Quand vous voudrez partir, vous me le direz. Clic... clac...

PARIS.

Non, ce serait dire que je m'ennuie et je suis trop poli pour ça. Ecoutez, j'emporte mon bonnet de nuit; quand ça m'ennuiera, crac, je le mettrai, et vous donnerez le signal de la retraite.

LE COURRIER.

Clic, clac, c'est convenu.

AIR : *Vaudeville de la Visite.*

Allons, partons promptement,
Allons faire notre ronde;
Aujourd'hui tout nous seconde
Pour ce voyage charmant.
J'ai mes pistolets d'arçon:
Car, il est un fait notoire,
Les déserts de l'Odéon
Sont comme la forêt noire.

ENSEMBLE.

Allons, { partons / partez } promptement, etc.

PARIS.

On dit pourtant qu'aujourd'hui
On revient à cet asile.

LE COURRIER.

Pour ce prodige inoui,
Il fallait un *Homme habile.*

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, partons, etc.

(*Ils sortent.*

Deuxième Relai.

(*Le théâtre représente une auberge.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COURRIER, PARIS.

PARIS.

Où diable sommes-nous ici ?

LE COURRIER.

Comment, vous ne reconnaissez pas le local, monsieur Paris, vous qui l'avez pris en affection ? Nous sommes aux Variétés, dans l'auberge suisse où Clara Wendel s'est arrêtée en passant, car on dit qu'elle ne fait que passer... clic, clac..

PARIS.

Ah ! fort bien... c'est Clara Wendel que nous venons voir.

LE COURRIER.

J'espère qu'elle fait assez parler d'elle, cette belle demoiselle là !

PARIS.

Oui, en Suisse... Mais dites donc, cher ami, comme cette maison me paraît triste ! Est-ce qu'il y serait arrivé quelque malheur ?

LE COURRIER.

Pas encore, mais bientôt.

PARIS.

Expliquez-vous.

LE COURRIER.

Au terme prochain, elle perdra ses principaux locataires.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Werther, le Bénéficiare,
Sont sur le point de déloger ;

Le Conscrit et *le Centenaire*
Avec eux vont déménager.
Enfin ce théâtre prospère,
Malgré plus d'un brillant acteur,
Bientôt, hélas, près du parterre
N'aura plus de *Sollicitéur*.

PARIS.

A propos, on m'a parlé d'un nouveau locataire qui s'est présenté.

LE COURRIER.

Ah! *Tony*, il n'a pas eu tort, Tony; ils disent pourtant que c'est à la glace.

PARIS.

Et les *Turbans et les Bonnets de Coton?*

LE COURRIER.

Le public n'en est pas coiffé.

PARIS.

Voyons donc Clara Wendel.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MALBOTTÉ.

MALBOTTÉ, *à la cantonnade.*

Je viens de dire à ma brune de donner un picotin à ma rousse, et me v'là tranquille, parce que la rousse doit passer avant tout.... même avant ma brune.....Oh! ma rousse, chère petite jument.... tiens à moi comme je tient à toi; tout ce que je demande, c'est que ma brune ne bronche pas plus que toi.

LE COURRIER.

Sa rousse et sa brune... clic, clac, il ne sort pas de là...

MALBOTTÉ.

Pauvre Malbotté, va, Clara Wendel te mettra sur les dents, c'est sûr.... C'est qu'il faut que je lui donne un fameux coup de collier pour la faire marcher: il y a du tirage. A présent v'là que je lui apporte deux lettres que m'ont données deux particuliers que j'ai rencontrés par là-bas sur le boulevart du crime, près du Pont-au-Choux. Y en a-t-il des brigands sur ce boulevart?..... Ils sont là un tas de fainéans qui font semblant de regarder la parade.

et d'autres qui ont l'air de vendre des billets..... Voilà, voilà.... à bon marché..... Ah ! scélérats.... va....

PARIS.

Quel est ce postillon ?

LE COURRIER.

C'est Malbotté, le farceur de Clara Wendel.

PARIS.

J'entends ! c'est lui qui dit les bêtises de la pièce.

LE COURRIER.

En dit-il... en dit-il ?... Monsieur Malbotté, pouvons-nous parler à l'aimable Clara Wendel ?...

MALBOTTÉ.

Oh ! oh ! en voilà un qui est encore plus mal botté que moi. Oui, monsieur le courrier... Comme il faut que je lui parle aussi à cette jolie brigand, je vas l'appeler. (*Il appelle.*) Eh! madame la voleuse !...

LE COURRIER.

Clic, clac, la voici, cette belle scélérate!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLARA WENDEL.

AIR *du Valet de Chambre.*

CLARA.

Quoi ! c'est Paris
Qui me rend aujourd'hui visite!
Quoi ! c'est Paris,
Le plus cher de tous mes amis

LE COURRIER.

Elle est gentille, la petite !

PARIS.

Qu'on m'amuse, et je reste ici !
On ne me fait quitter un gîte
Que par la sottise et l'ennui.

CLARA.

Donnez donc des siéges bien vite.
Souffrez que je vous félicite.
Quel plaisir pour moi de vous voir

MALBOTTÉ, *à Paris.*

Prenez garde à votre mouchoir. (*bis*

ENSEMBLE.

Quoi ! c'est Paris !
Oui, c'est Paris.

CLARA.

Que vient encore faire ici monsieur Malbotté?

MALBOTTÉ.

C'est deux lettres que moi et ma rousse nous avons apportées pour vous, aimable assassin ..

CLARA, *les prenant.*

Pour moi... De quelle part?

MALBOTTÉ.

De quelle part? de la part de deux inconnus que je ne connais pas.

CLARA.

Oh! la singulière missive! Écoutez, mon cher courrier. (*Elle lit.*) « Aimable Clara Wendel, ta renommée » de brigand est venue jusqu'à moi; j'ai compté tes crimes » et je me suis dit : Voilà une jolie petite femme qui me » conviendrait parfaitement; alors j'ai pris une chaise de » poste sur la grande route, et je suis venu en diligence » t'offrir mon cœur et ma main : comme il faut des époux » assortis, j'espère que tu ne me refuseras pas. Signé *Car-* » *touche.* »

PARIS.

Cartouche à Paris.

LE COURRIER.

Clic, clac, avec toute sa bande.

MALBOTTÉ.

C'est pire que la bande noire.

CLARA.

Celle-ci est encore plus pressante (*Elle lit.*) : « Illustre » scélérate, j'ai beaucoup entendu parler de vos exploits, » comme vols, incendies, meurtres, empoisonnemens et » autres gentillesses qu'il serait trop long de détailler ici; » je me suis dit : Voilà un cœur qui me semble fait pour » sentir et apprécier toutes les impressions tendres et déli- » cates de la nature. »

MALBOTTÉ.

A la bonne heure, celui-ci est pour le sentiment.

CLARA, *continuant.*

« Et comme qui se ressemble s'assemble, j'arrive » à Paris tout exprès pour vous épouser. Signé *Man-* » *drin.* »

PARIS.

Mandrin!.... miséricorde!...

CLARA.

AIR : *de l'Angelus.*

Mandrin est un fameux héros,
Il est cité pour son courage;
Mais de Cartouche les travaux
Sont faits pour plaire davantage.
De l'un et l'autre criminel
Le style me charme et me touche;
Mais si j'etais Clara Wendel,
Je serais madame Cartouche.

PARIS.

Ainsi, mon cher courrier, décidément ce n'est pas la véritable Clara Wendel chez laquelle vous m'avez conduit. En ce cas-là, bonsoir... je n'aime, moi, que les voleurs pour de vrai.

LE COURRIER.

Mais remarquez sa grâce, sa gentillesse.

PARIS.

C'est égal; mon ami, en fait de voleurs au théâtre, rien n'est beau que le vrai, le vrai se l est aimable....

MALBOTTÉ.

Eh! bien qui est-ce qui dit que ce n'est pas la vraie Clara Wendel; voyez plutôt la fameuse complainte qu'on chante aux Variétés; la v'là, ça m'a coûté deux sous....

LE COURRIER.

C'est juste ce qu'elle vaut....

CLARA.

Une complainte sur moi!... Cela doit être curieux.

LE COURRIER.

Écoutez, messieurs et mesdames.

MALBOTTÉ.

Attention! Premier couplet qui fait pâlir.

LE COURRIER.

AIR : *de Doche fils.*

Écoutez l'histoire effroyable
D'une jeunesse de quinze ans,
Qui par plaisir se fit coupable,
A l'âge des jeux innocens.

Cette beauté féroce et belle,
Cette innocente criminelle
Qui tua monsieur tel et tel
On l'appelle Clara Wendel.

MALBOTTÉ.

Deuxième couplet qui fait gémir.

LE COURRIER.

Mais vit-on action plus noire?
Un soir, dans un mauvais moment,
Comme il était en train de boire,
Elle poignarda son amant,
Qui lui dit, en perdant la vie:
Tu m'as fait mal, ma chère amie.
Puis il mourut d'un coup mortel:
C'est c'que voulait Clara Wendel.

(*Clara rit.*)

MALBOTTÉ.

Je crois qu'elle rit.... Sans cœur!.... va.... ma rousse et ma brune sont plus sensibles que çà. Troisième couplet qui fait s'enfuir.

LE COURRIER.

Avec sa blonde chevelure,
Elle a.....

(*Il se retourne et voit Paris qui vient de mettre son bonnet de nuit.*)

Diable!.. diable! voilà le signal.

AIR: *De la Galopade.*

Décampons, (*bis*)
Attrapons
Et trompons
Cette belle
Qu'on dit nouvelle.
Échappons (*bis*)
Aux fripons
En jupons,
Fût-ce même au-delà des ponts.

CLARA.

Quoi! vous voilà partis!
Restez, monsieur Paris.

LE COURRIER.

Soyez vraiment Clara,

(*Parlé très-vite.*) C'est-à-dire, volez, assassinez, incendiez, empoisonnez,

Et Paris reviendra.

ENSEMBLE.

PARIS, LE COURRIER.

Décampons, etc.

CLARA, MALBOTTÉ.

Arrêtons, (*quatre fois*)
Paris que { mon zèle / son zèle }
Appelle.
Arrêtons (*quatre fois*
Ce Paris vraiment sans façons.

CLARA.

De grâce demeurez;
Ici vous vous plairez.

LE COURRIER, *montrant Paris.*

Il s'éloigne à regret.

(*Parlant.*) Mais aussi des bêtises, encore des bêtises, toujours des bêtises; c'est trop bête, en vérité.

(*Finissant l'air.*)

Voilà votre paquet.

Reprise, etc. (*Ils sortent.*)

Troisième Relai.

(*Le théâtre représente un parc.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COURRIER, PARIS.

LE COURRIER.

Clic, clac, vite un cheval tout frais; nous ne restons qu'un instant chez le Tasse.

PARIS.

Le temps de lui dire adieu. Diable, diable! le seigneur Torquato est bien logé pour un poète.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

Que demandent ces messieurs?

LE COURRIER.

Nous voudrions...

PARIS.

Un moment, avant de voir le Tasse, je voudrais bien faire connaissance avec *Marcel*, puisque me voilà.

LE VALET.

Monsieur *Marcel*, est mort depuis le mois dernier.

PARIS.

Il est mort; j'en suis fâché, on le disait assez bonhomme; alors faites-nous parler à la belle *Rosemonde*...

LE VALET.

Monsieur, elle est morte depuis le mois dernier.

PARIS.

Elle est morte, tant pis; on disait qu'elle avait de bonnes choses... Alors, envoyez-nous *l'Argent*.

LE VALET.

Monsieur, il est mort depuis le mois dernier.

PARIS.

Ah! encore!... Il y a donc une mortalité dans cette maison-ci; alors, envoyez-nous *le Tasse*...

LE VALET.

Monsieur!...

PARIS.

Eh! bien, est-ce qu'il est mort aussi?

LE VALET.

Non, monsieur, pas encore; mais il est si malade, qu'il ne voit plus personne.

PARIS.

Il faut pourtant que je le voie; je ne veux pas m'être dérangé pour rien. (*Le valet sort.*)

LE COURRIER.

Rassurez-vous, mon vieil ami; voici la princesse Eléonore, le diamant du théâtre, la fortune de la maison.

Clic, clac! on peut faire claquer son fouet quand on parle d'elle.

AIR *du Rendez-vous.*

Un revers a frappé la scène;
Un grand talent est au cercueil;
Thalie a, comme Melpomène,
Pris de longs vêtemens de deuil.
Mais, malgré ce deuil de famille,
Elle a gardé son diamant,
Dont l'éclat plus que jamais brille
t fait son plus bel ornement.

PARIS.

Dites-moi, mon cher courrier, quelle est donc cette dame qui s'avance avec la princesse?

LE COURRIER.

On ne sait pas trop ce que c'est; on l'appelle la comtesse Maria; il paraît qu'elle est là pour servir les amours du Tasse et de la princesse, et c'est une luronne qui s'acquitte joliment de son emploi; clic, clac, vous allez voir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉLÉONORE, LA COMTESSE MARIA.

ÉLÉONORE.

AIR *de Céline.*

Voici donc le champêtre asile
Où Torquato vient composer
Ces vers dont l'esprit si facile
Sait nous charmer, nous amuser.
Ses chansons enfin ont la gloire
De m'attirer.

LE COURRIER, *à Paris.*

Quelles raisons!
Jamais elle ne fera croire
Qu'elle vient là pour des chansons.

LA COMTESSE.

Silence! voilà des particuliers.

ÉLÉONORE.

Eh! c'est vous, monsieur le courrier des théâtres...

LE COURRIER.

Moi-même, charmante Eléonore, comme dit la chan-

son... qui vous amène... Paris. J'ai eu bien de la peine à le décider, mais enfin le voilà... Clic, clac, c'est à vous de faire le reste.

ELÉONORE.

Je vous remercie, mon aimable courrier... Comtesse Maria, vous ferez porter chez lui cette belle soupière en argent.

LE COURRIER.

C'est cela, service pour service!... Clic, clac!

ELÉONORE.

Comment, monsieur Paris, vous hésitez à venir nous voir...

LA COMTESSE, *avec noblesse.*

On a peut-être fait à monsieur des cancans sur notre compte.

PARIS.

Oh! des cancans.

ELÉONORE.

Le monde est si mauvaise langue.

PARIS.

Quel style pour une princesse!

LE COURRIER.

C'est du style romantique, il ne faut pas faire attention à cela.

ÉLÉONORE.

On vous aura peut-être dit que pour une grande princesse, je suis un peu sans façon?

PARIS.

Oui ils disent que vous n'en faites pas.... Ils ont même ajouté qu'en moins de vingt-quatre heures, vous vous laissez trois fois surprendre en tête-à-tête avec le seigneur Torquato.

LA COMTESSE.

Si on peut faire des paquets de cette force-là....

ÉLÉONORE.

Cela vous étonne.... comtesse Maria; vous savez bien cependant qu'à la cour, c'est à qui se fera des traits. Pour moi, je brave le qu'en dira-t-on.

LA COMTESSE.

Et moi donc!

PARIS.

Mon cher courrier, votre princesse a bien besoin de son diamant pour briller un peu, et je suis bien tenté de prendre mon bonnet.

LE COURRIER.

Clic, clac! comme vous y allez! un moment... Que diable, vous êtes venu pour voir le Tasse, et il n'a pas encore paru.

PARIS.

C'est juste.

ÉLÉONORE.

Je me flatte que monsieur le courrier n'est pas de l'avis des gens qui parlent mal de moi.

LE COURRIER.

Ma foi, charmante Éléonore, je vous estime trop pour ne pas vous dire la vérité. Vous aimez le seigneur Torquato.....

PARIS.

C'est bien?.... c'est mal.....

LE COURRIER.

Mais il y a amour et amour, comme il y a fagots et fagots.

AIR : *de Panseron.*

C'est trop fort,
Sur ce point tout le monde est d'accord;
C'est trop fort,
C'est trop fort,
Vraiment vous avez cinq fois tort.
Sur un grand chemin, *primo*,
Vous lui donnez un anneau;
Il se jette à vos genoux,
Vous lui faites les yeux doux.
C'est trop fort, etc.
Secundo, dans le palais,
Vous lui parlez de si près!
Si vous daigniez vous baisser,
Il pourrait vous embrasser.
C'est trop fort, etc.
Tertio, dans votre ardeur,
Vous oubliez la grandeur
Jusqu'à l'envoyer chercher
Dans votre chambre à coucher.
C'est trop fort, etc.

Quarto, sans nulle raison
Vous le suivez en prison,
Et pour calmer son ennui,
Vous lui dites toujours *oui.*
C'est trop fort, etc.
Enfin quand il meurt, *quinto*,
Vous pleurez tant Torquato,
Que pour un mari vraiment
Vous n'en feriez pas autant.
C'est trop fort,
Sur ce point tout le monde est d'accord;
C'est trop fort,
C'est trop fort,
Et vous avez eu cinq fois tort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

M. Torquato est là qui demande un tête-à-tête.

LE COURRIER.

Il ne demande jamais que ça, lui.

ÉLÉONORE.

Est-il dans son délire?

LE VALET.

Non, madame, pas pour le quart d'heure.

ÉLÉONORE.

Faites-le venir.

PARIS.

Il paraît qu'il a quelques bons momens....

LE COURRIER.

Clic, clac, le voici.

PARIS.

Ah! je vais donc voir un grand homme.
(*Ritournelle.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE TASSE. (*Il est représenté par un enfant et porte le costume exact du héros de la pièce.*)

PARIS.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

LE COURRIER.

C'est le Tasse.

PARIS.

Çà, le Tasse!.... demi-Tasse tout au plus.....

ÉLÉONORE.

Silence, il va dire quelque chose.

LE TASSE, *sans voir personne.*

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Dans ces bois je m'enfonce
Bien loin de tous ces grands,
Perfides courtisans,
Suivant partout Alphonse.
Je suis petit, petit, petit,
Mais quel feu me dévore !
Quand je vois ces sots en crédit,
Et que j'admire mon esprit,
Le petit Torquato grandit
Auprès d'Éléonore.

ÉLÉONORE.

Des chaises, s'il vous plaît. (*On apporte un fauteuil pour Éléonore et une chaise d'enfant pour le Tasse.*) Asseyons-nous, mon cher Torquato; vous avez désiré me parler en particulier.

LE TASSE.

Oui, ma princesse. (*Ils s'asseyent.*)

LE COURRIER.

Vous allez entendre comme ça parle....

PARIS.

Nous verrons bien; mais comme il est petit! Je n'en reviens pas.

LE COURRIER.

Clic, clac, la taille ne fait rien à l'affaire, surtout avec ce petit gaillard-là.

AIR : *Ces bosquets de lauriers.*

Aux spectateurs il sait communiquer
Ce noble élan de son âme brûlante;
Par l'éloquence il se fait remarquer;
Sa voix sonore est aimable et touchante.
Du public c'est par le talent
Que les acteurs sont les idoles,
Et si celui-ci n'est pas grand,
Il se grandit en s'élevant
Au-dessus même de ses rôles.

ÉLÉONORE, *au Tasse.*

Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ?

LE TASSE.

Pardonnez..... il y a encore autre chose..

LE COURRIER.

Écoutons....

PARIS.

Est-ce que ça vous amuse, vous?

LE COURRIER.

Eh! eh! eh!

LE TASSE.

AIR : *T'en souviens-tu ?*

Vous souvient-il de ce jour plein de charmes,
Où je vous vis pour la première fois?
En ce moment je vous rendis les armes.

ÉLÉONORE.

Parlez plus bas; on nous entend, je crois.

(*Le Tasse descend un degré de sa chaise.*)

LE TASSE.

Mes yeux sur vous restaient fixés sans cesse ;
Je ne vis plus personne autour de nous.
Tous mes regards exprimaient la tendresse :
Je m'en souviens, vous en souvenez-vous ?

ÉLÉONORE

(*Même air.*)

Vous souvient-il combien j'étais rêveuse
Le lendemain de ce jour plein d'appas?

LE TASSE.

Vous souvient-il que ma flamme amoureuse?....

ÉLÉONORE.

On nous entend; de grâce encor plus bas.

(*Le Tasse descend tout-à-fait.*)

Vous souvient-il.....

(*Ici Paris s'est coiffé de son bonnet de nuit.*)

LE COURRIER, *interrompant Eléonore.*

Pardon, belle Eléonore, pardon, monsieur Le Tasse... mais une dépêche très-pressée nous appelle ailleurs..... Clic, clac! nous reviendrons vous voir....

PARIS.

Du diable si on m'y reprend.

LE COURRIER.

AIR *de Spontini.*

Partons, partons, partons,
Partons, l'Opéra nous appelle!
Partons; je suis fidèle
A nos conditions.

ÉLÉONORE.

Cette brusque retraite
M'étonne tout-à-fait.

LA COMTESSE.

Paris est malhonnête.

LE COURRIER.

Voilà votre paquet.

ENSEMBLE.

LE COURRIER, PARIS.

Partons, partons, partons,
Partons, l'Opéra nous appelle!
Partons, { je suis fidèle / il est fidèle }
A nos conditions.

ÉLÉONORE, LA COMTESSE.

Ils s'en vont sans façon;
Là-bas, dit-il, on les appelle.
Paris est infidèle
A notre ancien renom.

(*Le courrier sort en faisant claquer son fouet et part avec Paris; la comtesse emporte le Tasse dans ses bras.*)

Quatrième Relai.

(*Le théâtre représente un palais.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMESTIQUES ET SERVANTES, *armés de balais, et balayant le palais.*

CHOEUR.

AIR *du Maçon.*

Balayons (*bis*)
Car la fête
S'apprête.
Balayons, (*bis*)
Servantes et garçons.
Balayons, (*bis*)
Et rendons
Cett' place
Comme un' glace.
Balayons, (*bis*)
Fillettes et garçons.

SCÈNE II.

LES MÊMES JEANNETTE.

JEANNETTE, *elle leur parle en pantomime sur un air de Joconde.*

PREMIER DOMESTIQUE.

Mais, mam' zelle Jeannette, je ne vous comprends pas.

JEANNETTE.

Comment! vous n'entendez pas la pantomime?

LE DOMESTIQUE.

Du tout.

JEANNETTE.

Ni moi non plus, ce n'est pas l'embarras, et quand Lucas me parle avec ses bras, c'est comme s'il chantait... C'est donc pour vous dire que MM. Astolphe et Joconde, nos seigneurs et maîtres, attendent nombreuse compagnie aujourd'hui, et qu'il faut que tout soit balayé du haut jusques en bas, ou du bas jusques en haut... c'est-il clair, cette fois ?

LE DOMESTIQUE.

Vous voyez bien que nous sommes en train.

JEANNETTE.

Ah! vous êtes en train! Eh bien, alors, ne vous dérangez pas.

AIR : *Comme il m'aimait!*

Sans vos balais,
Cet hôtel ne brillerait guère;
Sans vos balais
Il en serait pour tous les frais.
Et l'Opéra, la chose est claire,
Ne ferait pas tant de poussière
Sans ses ballets.

LE DOMESTIQUE.

Nous allons balayer la grande place du palais à présent.

JEANNETTE.

C'est ça, balayez tout, pendant que vous y êtes...

CHOEUR.

Balayons, (*bis*)
Car la fête, etc.

(*Ils sortent en balayant.*)

SCÈNE III.

JEANNETTE.

Je ne sais pas si MM. Joconde et Astolphe auront bien fait de changer de domicile; mais je sais que je m'amusais bien mieux rue Feydeau qu'ici; avons-nous fait de bonnes affaires dans l'autre maison ! si je n'ai pas été rosière quatre ou cinq cents fois de suite, je ne m'appelle pas Jeannette. C'était toujours à recommencer, quoi!.. Mais, qu'est-ce qui vient là... eh! c'est M. Paris avec notre courrier... Lucas! Lucas! vite, un picotin d'avoine pour le courrier des théâtres. M. Pa-

ris chez nous, il y a bien long-temps que nous ne l'avons vu, vite, reprenons l'ordonnance de la maison, qui est de parler. sans rien dire.

SCÈNE IV.

JEANNETTE, PARIS, LE COURRIER.

LE COURRIER.

AIR *de Joconde.*

J'ai long-temps parcouru le monde,
J'ai vu mille sujets charmans;
Mais c'est à Robert, à Joconde,
Que je dois les plus doux instans.
Aussi dans ma reconnaissance,
Clic clac, ce soir en diligence,
Je leur amène ici Paris :
Annoncez-nous aux deux amis.

PARIS.

Quelle est cette jeune fille?

LE COURRIER.

Vous ne la reconnaissez pas? c'est la petite Jeannette!

PARIS.

Ah! oui, je la reconnais... Ici, comme là-bas, elle est toujours gentille. (*Jeannette fait des signes de pantomime sur l'air : Parmi les filles du canton.*) Qu'est-ce qu'elle me dit donc?

LE COURRIER.

Ah! vous ne comprenez pas; attendez, je vais vous traduire; recommencez, ma petite... Voici ce qu'elle vous dit...

JEANNETTE.

Ce n'est pas nécessaire, je le dirai bien moi-même, puisque monsieur n'entend pas.

AIR : *Parmi les filles du canton.*

Monsieur Paris, de vous revoir
Ici j'ai l'âme satisfaite,
Et je garde le doux espoir
De vous fixer dans ma retraite.
Si des danseuses qu'on aima,
Le zèle tient lieu d'autre chose,
Parmi celles de l'Opéra,
C'est moi qui dois avoir la pomme.

PARIS.

Pourquoi pas la rose?

LE COURRIER.

Ah! je vais vous dire...

Même air.

Depuis le beau berger Pâris,
Que dans ce pays on renomme,
Aux femmes pour donner le prix,
On se sert ici d'une pomme.
D'ailleurs Paris sait bien cela;
Lorsque l'on suit cette carrière,
Les réglemens de l'Opéra
N'exigent pas qu'on soit rosière.

PARIS.

Bah! vraiment... Je m'étais pourtant laissé dire...

LE COURRIER.

Que la morale était ici à l'ordre du jour, n'est-ce pas? Quelle calomnie! Jamais cette maison n'a été si amusante et si gaie. Ma petite Jeannette, dites à M. Astolphe que M. Paris l'attend avec impatience.

(*Jeannette sort.*)

PARIS.

Croyez-vous que ces messieurs nous fassent faire bien longtemps antichambre, et seraient-ils devenus fiers depuis qu'ils habitent ce superbe hôtel?

LE COURRIER.

Clic! clac! un peu de patience, mon cher Paris...

PARIS.

Je n'étais pas venu dans cette maison depuis l'arrivée de *Mahomet II;* est-ce qu'il est toujours logé ici?

LE COURRIER.

Non, il est déménagé; on prépare son appartement pour *Moïse*, qui arrive, dit-on, par le roulage accéléré; on dit qu'il va faire des miracles, clic! clac! je n'en crois rien...

PARIS.

Mais, j'entends quelqu'un!

LE COURRIER.

Clic! clac! ce sont les maîtres de la maison, avec leur brillante cour.

PARIS.

C'est bon! n'oubliez pas nos conventions, le bonnet de nuit, vous savez...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ASTOLPHE, JOCONDE, ÉDILE, MATHILDE, *suite*

CHOEUR.

AIR : *Ce sont les bohémiens.*

Ce moment plein de charmes
Comble enfin tous nos vœux.
Oui; Paris nous rend les armes
En se montrant en ces lieux.

Astolphe et Joconde viennent faire des révérences à Paris, et par une pantomime ils lui font des reproches de s'être éloignés d'eux, sur l'air : Amour pour amour.

PARIS.

Quelle diable d'idée ont eu ces braves gens de perdre la parole! Ils parlaient si bien.

LE COURRIER.

Vous n'entendez pas ce qu'ils veulent vous dire?

PARIS.

Pas un mot, je vous l'assure.

LE COURRIER.

En avant la traduction.

(*Ils font des gestes, il traduit.*)

AIR : *Amour pour amour.*

Jaloux d'un noble suffrage,
Ils voudraient, ces chers amis,
Chez eux sans aucun partage
Pouvoir posséder Paris.
L'Opéra, malgré son âge,
Aime Paris sans détour;
Mais Paris toujours volage
Ne rend pas amour pour amour.

PARIS.

Ah! pourquoi... pourquoi? Je vous assure que j'aime beaucoup l'Opéra, moi; c'est bon à voir une fois par an : le mercredi des cendres, par exemple.

LE COURRIER.

Si vous voulez prendre place, monsieur Paris, ces messieurs vont vous danser un trio.

PARIS.

A eux deux ?

LE COURRIER.

Non, avec la petite Jeannette.

PARIS.

Ah ! bon ! autrefois ils l'auraient chanté, et j'aimais autant cela ; c'est comme là-bas. . sur mes boulevards, n'ont-ils pas imaginé de mettre *le Mariage de raison* en ballet ! Faire danser ce pauvre Bertrand !

LE COURRIER.

Ah ! c'est pourtant bien joli.

AIR : *de Fanchon.*

L'adorable Suzette
Par un flic flac se jette
Dans les bras de Bertrand
Boitant.
Lui devenant ingambe,
Tout finit par un rigaudon,
Et par un tour de jambe
De madame Pinchon.

PARIS.

Silence ! on va commencer.

(*Il se place dans un fauteuil; Astolphe, Joconde et Jeannette dansent le trio de Joconde* : Prends cette écharpe. *A la fin du trio, Paris tire son bonnet de nuit de sa poche, et s'en coiffe.*)

LE COURRIER.

Que vois-je ? le bonnet ! En route !

AIR *du vaudeville de Madame Favart.*

Au revoir, au revoir,
Ce refrain que j'aime
Me donne l'espoir
De revenir bientôt le soir.
Au revoir, au revoir,
Sans nul siratagème,
C'est notre devoir
De vous souhaiter le bonsoir.
Ces coureurs, pour des glissades,
Ont, hélas ! perdu l'esprit.

LE COURRIER.

N'est-ce point par des gambades
Qu'aujourd'hui l'on réussit ?

Les preuves en sont fâcheuses;
Mais enfin elles sont là....
Les jambes des danseuses
Font marcher l'Opéra.
Au revoir, au revoir,
Ce refrain que j'aime
Me donne l'espoir
De vous revoir bientôt le soir.
Au revoir, au revoir,
Voilà mon système....
Mais c'est mon devoir
De vous souhaiter le bonsoir.

ENSEMBLE.

(Le Courrier fait claquer son fouet; il sort avec Paris; la cour d'Astolphe et de Joconde se disperse.)

Cinquième Relai.

(Le théâtre représente une forêt; une ferme à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COURRIER, PARIS.

LE COURRIER.

Nous voilà, mon cher Paris, dans le repaire de Cartouche.

PARIS.

Ce n'est pas sans peine que nous y sommes parvenus; il y a à la porte de son hôtel une foule de tous les diables... C'est à qui entrera le premier pour rendre visite à ce célèbre voleur... Il paraît décidément que les coquins sont en faveur cette année... sur le Parnasse.

LE COURRIER.

C'est tout simple; le romantique est à la mode, et les coquins, c'est le romantique de la société...

AIR *de la Colonne.*

Leur aspect et sombre et farouche
Sur le théâtre fait plaisir.
Déjà l'on admire Cartouche;
Avant peu Mandrin va venir.
Mons Poulailler vient de paraître;
Et nos auteurs vont faire sans façon
Du temple sacré d'Apollon
La succursale de Bicêtre.

PARIS.

Ah! dites-donc, courrier, on m'a dit beaucoup du bien de la fille du portier de l'hôtel voisin.

LE COURRIER.

Elle ne tire déjà plus le cordon.

(*Ici on entend une musique de mélodrame.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CARTOUCHE, VOLEURS.

CARTOUCHE.

Pardon, monsieur Paris, si je vous ai fait attendre un peu, mais j'avais ôté mon habit, et je me r'habillais, pour paraître décemment devant vous.

PARIS.

Oh! pourquoi, pourquoi, à l'Ambigu j'ôte aussi ma veste quelquefois, quand je vais au parterre ou au paradis.

CARTOUCHE.

J'ai voulu vous recevoir comme un enfant de la maison.

(*Il lui vole sa montre.*)

PARIS.

Vous êtes trop honnête.

CARTOUCHE.

Pour vous, monsieur le courrier, je vous prie d'accepter ce petit présent... pour m'avoir amené Paris.

(*Il lui donne la montre qu'il a volée.*)

LE COURRIER, *l'acceptant.*

Merci... les petits présens entretiennent l'amitié.

CARTOUCHE, *aux voleurs.*

Vous, enfans, portez le butin de cette nuit dans notre

magasin, que tout y soit préparé pour la fête que je donne aujourd'hui à Paris... Je veux danser une allemande, en l'honneur de la visite qu'il a bien voulu me faire. Allez... Et souvenez-vous toujours que l'art du voleur consiste en deux points capitaux, prendre et n'être pas pris...

(*Les voleurs saluent Paris avec leurs sabres de combat, et sortent sur une musique de mélodrame.*)

SCÈNE III.

PARIS, LE COURRIER, CARTOUCHE.

LE COURRIER.

Tout cela est fort bien, respectable monsieur Cartouche, mais votre caractère ne me paraît pas aussi heureux que dans votre histoire; car, ici, vous êtes un véritable scélérat, vous brûlez, vous tuez, vous empoisonnez par pur agrément, tandis que de votre vivant vous étiez un voleur très-facétieux, un coquin fort divertissant.

CARTOUCHE.

C'est bien gentil, ce que vous me dites-là, mon cher Courrier, mais je me trouve bien comme cela... D'ailleurs, qui vous a dit que je n'ai pas conservé mon caractère jovial... Je tue les gens, c'est vrai, mais je les divertis aussi; voulez-vous un échantillon de mon savoir faire?

(*Il rentre.*)

PARIS.

Ah! oui; voyons cela... On m'a dit qu'il changeait de costume presque aussi vite que le fameux Alexandre, et qu'il savait prendre les airs et le ton de mes premiers acteurs dans leurs principaux rôles; est-ce vrai cela, mon cher courrier?

LE COURRIER.

Vous allez en juger... Il peut même, sans sortir d'ici, vous reproduire tous les brigands si célèbres en ce moment... Voulez-vous voir *Poulailler*?

PARIS.

Ah! oui, Poulailler... qui a pris à la Gaîté.

LE COURRIER.

Au contraire, il n'a pas pu prendre... Vous allez le voir... (*Il siffle.*) En avant *Poulailler!*

(*Musique de mélodrame.*)

CARTOUCHE, *sous les habits de Poulailler.*

Dieu ! qu'ai-je vu ? C'est lui... Je ne me trompe pas... Ce vieillard décharné, dont je viens de dérober le vêtement, et qui est attaché sur un lit de douleur... C'est mon père... Mon propre père... Infortuné ! Et c'est moi, moi, son fils, qui l'ai réduit à l'hôpital... Que dis-je, à l'hôpital.. A Charenton !... Je devrais y être aussi !... Nous devrions y être tous !... Je suis un criminel... Je mérite la mort.... Je dois expier mon crime... Je cours me livrer à la justice... Dieu ! voici les archers... Ce sera pour une autre fois.

(*Il se sauve, après avoir volé le mouchoir de Paris.*)

PARIS.

AIR *du Château de mon Oncle.*

C'est charmant en vérité,
Et je suis tout enchanté;
Mon ami, (*bis*)
Je prétends rester ici.
Cartouche vraiment me plaît;
Oui, je l'aime tel qu'il est,
Et je veux (*bis*)
Passer l'hiver en ces lieux.

LE COURRIER.

Eh bien, si Cartouche
Vous émeut, vous touche,
Fixez-vous sans retard
Sur ce triste boulevard;
Mais avant la fête,
Monté sur ma bête,
Je reprends mes paquets
Et je retourne aux Français.

PARIS.

C'est charmant, etc.

(*Le Courrier sort.*

SCÈNE IV.

PARIS, *seul.*

Oui, ma foi, je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je me fixe près de Cartouche.. On va dire encore que je n'ai pas de goût; on dira même que je suis un badaud; mais ça m'est égal, pourvu que je m'amuse.

SCÈNE V.

PARIS, FALOURDE, *avec une paire de pistolets et un fallot à la main.*

FALOURDE, *pleurant.*

Hi! hi! hi!

PARIS.

Eh! mais, c'est Falourde, ma femme de charge.

FALOURDE.

Et oui, c'est moi-même; on m'avait dit que les chemins n'étaient pas sûrs par ici... Hi! hi! et je v'nais vous chercher, hé! hé! avec vot' fallot et ces pistolets, quand j'ai rencontré des voleurs qui m'ont pris... Hi! hi! ma chaîne, ma croix, mes boucles d'oreille, et ne m'ont laissé que cette lanterne et ces pistolets.

PARIS.

Comment! maladroite; tu t'es laissé voler, bûche! Elle m'a fait une peur... J'en ai une sueur froide... (*Cherchant son mouchoir.*) Eh! bien, où est mon mouchoir? J'aurai sans doute oublié d'en prendre un... Ce diable de courrier m'a fait partir si vîte.... Comme si l'heure pressait.... Je suis sûr qu'il n'est pas plus de huit heures... (*Cherchant sa montre.*) Eh bien! où est donc ma montre?.. On me l'aura volée dans la foule qui se pressait à la porte... Affichez-donc des pièces à voleur... Voilà la morale de Cartouche. (*Fusillades.*) Qu'est-ce donc? Ah! c'est la fête qu'il me donne.

(*Le théâtre change et représente une salle de bal.*)

SCÈNE VI.

TOUS LES ACTEURS, HORS LE COURRIER.

CHOEUR.

AIR *du Bal champêtre.*

Vive, vive la danse!
On donne le signal!
Commençons la séance
Par un rond général.

PARIS, *voyant Cartouche, qui s'avance pour danser l'allemande avec* Jeannette *et* Clara Wendel.

Il a vraiment l'air d'un homme comme il faut.

(*Allemande.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COURRIER.

LE COURRIER.

Monsieur Paris! monsieur Paris! je reviens à bride abattue pour vous chercher. Les Français vous attendent... *Louis XI* vient de faire des frais énormes...

PARIS.

D'esprit.

LE COURRIER.

Pas si bête... De décorations... Et vous savez le proverbe... A tout seigneur, tout honneur...

PARIS.

Louis XI peut être fort bon à voir, mais je n'irai aux Français, que lorsque Cartouche, Poulailler et Mandrin, auront épuisé toute mon admiration.

LE COURRIER.

Eh! M. Paris, puisque vous aimez tant les voleurs, vous en trouverez par là-bas autant qu'ici; il y en a partout.

VAUDEVILLE.

AIR : *J'ai d' l'argent.*

LE COURRIER.

Au voleur! (*bis*)
Ce mot qui fait tant de peur,
Ici-bas, (*bis*)
On l'entend à chaque pas.
Dans le faubourg Saint-Germain
Et dans le quartier d'Antin,
Dans le faubourg Saint Denis,
Dans..... enfin dans tout Paris :
Au voleur! etc.

JOCONDE.

Cartouche a déjà paru,
Puis Poulailler est venu;
Mandrin avant peu viendra,
Et le public s'écriera :
Au voleur ! etc.

PARIS.

De ce riche fournisseur
Thémis proclama l'honneur;
Pourtant lorsque je le voi,
Je dis presque malgré moi :
Au voleur ! etc.

ASTOLPHE.

Et cet auteur en renom,
Sous son manteau qu'a-t-il donc ?
Trois manuscrits ignorés
Que sa verve a déterrés :
Au voleur ! etc.

CARTOUCHE.

Et cet aimable usurier
Qui se dit mon créancier,
Et me prêta poliment
A quarante-cinq pour cent :
Au voleur, etc.

JEANNETTE.

Voyez cet agent fameux
Qui, dans un char somptueux,
Voulant, dit-il fendre l'air,
Monte et part comme l'éclair :
Au voleur ! etc.

MALBOTTÉ.

Ce marchand dont le comptoir
Fait tant de plaisir à voir,
Et ce financier du coin
Qui dans ses bott's met du foin :
Au voleur ! etc.

FALOURDE.

Ce monsieur, à l'écarté,
A tant de félicité,
Que, quand il joue, à tout coup
Il s'donne le roi d'atout :
Au voleur ! etc.

LE TASSE.

Ce grand libraire est cité
Pour sa rare probité,

On souscrit, mais que dit-on
Dès la s'conde livraison ?
Au voleur ! etc.

LE COURRIER.

L'auteur pour vous plaire a pris,
De tous côtés de Paris,
Ses héros et ses filous,
Et peut-être crierez-vous :
Au voleur ! (*bis*)
Ce mot ne nous fait pas peur,
Si demain tous d'accord
Vous venez le dire encor.

FIN.

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 647 284 4

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 647 284 4

METAL EDGE, INC. 2008 PH 7.5 TO 9.5 P.A.T.